

PREMIÈRE PARTIE

La terreur et Valbreuse 1793-1794

Chapitre 1

Blandine

La vieille femme prit l'enfant, l'enveloppa dans sa pelisse et quitta la chambrette. Antoinette éclata en sanglots, vite contenus, sachant déjà ce qui l'attendait. Claude de Chessy la regarda sans un mot, eut pourtant un drôle de sourire, puis tourna les talons. Messire Ledoux venait d'arriver au château et se dirigeait d'un pas assuré vers la chapelle. Le baptême pouvait donc commencer, sans autres témoins que le parrain et la marraine présents depuis le début des douleurs, attendant patiemment la délivrance. Tous deux jurèrent leur silence devant le prêtre.

Après la brève cérémonie, chacun reprit ses occupations. Rien ne devait perturber la marche du temps. Le curé avait bien pesté mais qu'importait ; l'enfant née, qui pouvait-il ? Quelques jours plus tard, Antoinette regagna le village, ravalant son chagrin. Elle ne la reverrait que de loin en loin et c'était aussi bien ainsi !

Quelque vingt-deux années plus tard

— Mais que fait-il donc ? Pourquoi n'est-il pas encore revenu ! Thomas, avez-vous vu monsieur ? Est-il aux écuries ?

— Non madame, point de monsieur François ! Il fait un temps de chien ; peut-être s'est-il abrité quelque part ?

Chloé de Valbreuse contemple pour la centième fois le grand corps allongé gisant devant elle, incapable de verser des larmes ! Incapable d'éprouver autre chose qu'une immense lassitude. Antoine, son époux, vient de rendre l'âme après plusieurs semaines de souffrance. Une délivrance pour lui, mais elle, que va-t-elle devenir ?

Sept heures de relevée viennent de sonner au carillon du salon. La même pensée l'obsède. Reviendra-t-il enfin ? Voilà deux jours que le jeune frère du défunt court Paris en ébullition. Depuis son retour de pension, il y passe pratiquement toutes ses journées et ses nuits et cela devient insupportable à la jeune femme !

Le vieux manoir des Valbreuse est plongé depuis la veille au soir dans le silence. Une atmosphère de ruche pourtant y règne depuis l'aube. Les quelques domestiques, restés fidèles aux maîtres, s'activent à recouvrir d'un crêpe noir la grande galerie où les ancêtres de Valbreuse, figés dans leur cadre de bois, semblent accueillir leur nouveau venu dans le monde irréel de la mort. Sylvette s'active plus que les autres, ne cessant de pleurer, tandis que Thomas son époux, grimpé sur l'escabeau, recouvre un à un ces portraits tout en jurant que c'est chose d'inutile.

Le domaine renaît d'une nuit difficile. Les grands arbres du parc, eux-mêmes, semblent saluer le départ du maître. Des myriades d'étoiles dansent sur le petit bassin du Faune muant la surface de l'eau en un ciel irréel. Sous le petit vent matinal, l'eau coule, frémis-

sante, secouée par une sarabande du ciel qui, brutalement, se lève et amène une averse bienfaisante. Les buis plantés en sentinelle tout autour de la pièce d'eau s'agitent frénétiquement comme s'ils voulaient se débarrasser de cette humidité soudaine exhalant leur indéfinissable senteur. Une rébellion d'automne, alors que le printemps vient de renaître depuis quatre jours, sur le tout nouveau calendrier de monsieur Fabre d'Églantine.

Un galop lointain rompt ces bruissements naturels, amenant un cavalier dans un nuage de boue. Lui et sa bête sont trempés de pied en cape. Descendant brutalement de sa monture, il s'avance au-devant de Thomas. Celui-ci a bien entendu le galop depuis le manoir et s'est précipité pour l'accueillir, tête en avant, le corps suivant péniblement.

— Monsieur a-t-il fait bonne route ?

— Oui... mène-moi près de mon frère, bougre d'âne !

— Madame vous attend et est fort courageuse. Monseigneur notre duc repose dans le petit salon.

— Merci... Allez va au diable !

Thomas, malmené mais obéissant, ne se le fit pas répéter ! Tout en conduisant le jeune monsieur au chevet du mort, il maugréait contre cette jeunesse irrespectueuse sans vraiment lui en vouloir. François, il l'avait vu naître et savait pertinemment que ce n'était pas un méchant bougre, tout juste impertinent. Depuis plus de trois jours qu'il n'avait donné signe de vie, c'était bien miracle qu'il eut appris le décès de son frère aîné. Aussitôt, il s'était précipité au château ! Il redoutait pourtant le mépris de sa belle-sœur et le cortège de reproches qu'elle ne manquerait pas de lui adresser à juste titre. Il s'y était préparé, prêt à y répondre par une pirouette, comme à son habitude, fort de ses seize ans qu'il affichait orgueilleusement, lui donnant le toupet de tenir tête aux adultes. Aussi était-ce dans la peine mais serein, qu'il s'avançait au-devant de son destin.

Comme de coutume, depuis que cette Révolution fondait brutalement sur eux, il n'avait eu de cesse que de braver le danger. Revenant de cette expédition le menant dans les cabarets les plus malfamés de la capitale où il savait retrouver une bande de jeunes gens avides comme lui de sensations fortes, prêts à en découdre avec les sans-culottes. François de Valbreuse revenait triomphant, en conquérant, devant la petite duchesse abîmée dans ses prières.

Au-dessus de la cheminée du salon trônait une scène guerrière. François y porta machinalement le regard pour éviter celui de Chloé.

Instantanément, devant le corps raidi par la mort, il fut pris d'une belle frayeur. Son frère, majestueux, en habit de Cour, reposait sur un lit tendu de noir et d'argent ! Un corps sans vie, rigide et si blanc recouvert d'un fin tissu transparent. C'était son premier mort ! Comment aurait-il pu éviter ce spectacle ! Thomas avait déposé, tout autour du lit mortuaire, six candélabres surmontés de leurs six chandelles de cire jaune, quasiment toutes fondues. « Il faudrait songer à les remplacer », se disait Chloé. Les armoiries des Valbreuse, déposées sur un lutrin derrière le corps du défunt, finissaient ce spectacle grandiloquent. François fut alors pris d'un sanglot. Comme un petit enfant pris en faute, il mit genou à terre et se signa, tout en se perdant dans un recueillement dont la duchesse fut quelque peu surprise.

François l'avait à peine regardée, n'osant croiser la colère qu'il savait lire en elle. Pourtant, elle lui fit un petit signe aimable de la tête, au bout d'un moment qu'elle jugea suffisant à son recueillement, l'invitant à sortir de la pièce après qu'il se fut respectueusement, encore une fois, incliné sur la dépouille de son frère tout en sanglotant frénétiquement.

François sentait monter en lui un véritable chagrin. Brusquement, il s'effondra aux pieds de la duchesse. Elle sembla inquiète mais reprit vite ses esprits. Un très long moment se passa sans qu'aucun d'eux n'ose émettre le moindre son. Chloé sortit enfin de son mutisme. Le pardon, semble-t-il, venait d'être acquis.

— François, cher petit, Antoine vous avait pardonné ! Ce furent d'ailleurs ses dernières paroles empreintes d'une prière, me demandant qu'à mon tour, je vous pardonne également. Je respecterai donc son ultime vœu. Mais qu'elle est donc cette folle jeunesse qui vous fait oublier le plus impérieux de vos devoirs ? Ne me laissez plus jamais dans une telle angoisse. La solitude où me plonge désormais ce deuil, ne pourra être comblée que de votre présence. Nous traversons des moments tragiques qu'aucune nation n'a jamais connus. Nos vies mêmes sont menacées. Je remercie le Seigneur d'avoir rappelé votre frère près de lui, avant que ne s'abatte sur nous le malheur. François, vous vous devez désormais d'être raisonnable, de cesser de vous perdre en de futiles occupations indignes de votre rang. Jurez-moi sur la dépouille de votre frère de ne plus vous exposer aux dangers. Devenez enfin un de Valbreuse, tels que le furent vos aïeux, même si toutes ces valeurs n'ont plus beaucoup de sens !

Sur les joues pâlies du jeune homme, quelques larmes coulèrent. Empli d'un remord tardif que les douces paroles de Chloé venaient d'amplifier, il se laissa enfin aller à un véritable chagrin. A l'instant même de la découverte du corps inerte de son frère, il avait enfin pris conscience du nouveau rôle lui incombant. François était devenu adulte.

Se levant du sofa où ils avaient pris place l'un près de l'autre, le jeune garçon prit les mains de Chloé et les pressa affectueusement, tout en lui baisant délicatement le dessus dans un geste rare de respect. Il avait compris la leçon !

— A aucun moment, voyez-vous François, reprit Chloé, je n'ai eu à regretter le choix d'avoir épousé votre frère. Je lui dois tout ! Ma vie entière reposait entre ses mains. Je lui en serai éternellement reconnaissante. Mais, désormais, c'est vous le chef de notre famille !

François écoutait, surpris d'une telle confiance ! L'instant était trop précieux pour qu'il se pose d'autres questions. Il ne pouvait décemment lui couper la parole. Elle semblait si lointaine tout en

étant près de lui, plongée dans une rêverie dont il ne pouvait imaginer la profondeur.

En pensée, en effet, Chloé se retrouvait soudainement dans ce royaume de la France du roi Louis le quinzième alors qu'il venait de rendre, lui aussi, son âme à Dieu, en cette année mil sept cent soixante-quatorze. Elle parcourait, en cette époque insouciant, les chemins escarpés de sa campagne morvandelle avec Élisabeth que l'on surnommait Zette, son amie de toujours. En ce temps-là, la duchesse de Valbreuse n'était que la petite Chloé Gaudriot et partageait les jeux des enfants du village. Deux garnements de leur âge les accompagnaient toujours, Jacques et Pierrot ! Elle n'avait plus revu aucun d'eux depuis des lustres. Qu'étaient-ils tous devenus ?

Précipitée malgré elle, à l'aube de sa quinzième année, en mil sept cent quatre-vingt-un, demoiselle de lingerie chez madame de la Feuilleraie, elle s'était, grâce à un mariage insensé quelques années plus tard, élevée à l'égal et davantage encore, de sa chère madame la comtesse l'ayant élevée avec ses propres filles. N'était-elle pas devenue en effet, du jour au lendemain, duchesse de Valbreuse ? Qu'allait-elle devenir à présent ? François disposerait du peu de biens que leur laisserait cette Révolution qui ne cessait de prendre de l'ampleur. Ce jeune sans cervelle saurait-il enfin s'assagir ? Elle en doutait encore, soucieuse pourtant de ce repentir qu'elle lisait en lui.

La petite vie de Chloé débuta en mil sept cent soixante-sept dans ce bourg perdu du pays morvandiau ! Chessy. Ce nom lui revenait en mémoire avec attendrissement. De sa vie d'autrefois, plus rien ne subsistait. Pourtant, elle s'en souvenait comme si elle venait de la quitter la veille. Zette, soudainement, lui manquait plus qu'elle ne l'aurait imaginé. N'était-ce pas plutôt cette autre vie qui, brutalement, avec tout ce qu'elle venait de vivre, se rappelait à elle avec tant d'acuité ? Jamais, depuis bien longtemps, son enfance ne lui était ainsi revenue à l'esprit.

Un brouillard indéfinissable recouvrit toute la journée les terres de Valbreuse, conséquence de cette pluie matinale de printemps. Chloé pensait qu'il est à l'image même de ce voile encombrant sa mémoire et ses yeux, n'ayant cessé de verser des larmes depuis tant de jours. Toutes ces années, d'un rare bonheur auprès de son cher Antoine, ne pesaient guère plus lourdement que ces années d'enfance. Cette dernière moitié de vie l'avait pourtant comblée au plus haut point. Tout avait été si vite ! Un bonheur si court dans un mariage si peu conventionnel et dont François ignorait le moindre détail. Il ne savait rien du passé roturier de sa jeune belle-sœur. Jamais Antoine n'y avait fait allusion. Le jeune homme se trouvait donc bien loin de se douter des pensées douces-amères de sa jeune belle-sœur. A la mort de leurs parents, François venait tout juste d'avoir six ans et avait été élevé par Antoine, de trente ans son aîné, son second père en quelque sorte !

Issu d'un deuxième et tardif mariage de Pierre Charles Antoine duc de Valbreuse, leur père et de Marie de la Trémois, toute jeune sœur de la première épouse du duc et qui fut sa mère, François ignore toujours les conditions de l'union de ce grand frère. Tenu éloigné de tout horizon familial dans un collège austère de Versailles jusqu'en mil sept cent quatre-vingt-dix, personne n'avait jamais osé évoquer devant lui le passé de Chloé. La petite duchesse, très jeune encore, à peine sortie de l'adolescence, aurait pu devenir une véritable mère pour lui, compensant ainsi ce manque de maternité dont le duc et elle avaient été privés par le sort, mais Antoine s'y était refusé !

Chloé ne comprenait pas toujours l'attitude d'Antoine vis-à-vis de son jeune frère. Cet éloignement voulu par lui n'avait fait que renforcer la rébellion du jeune intrépide ! D'ailleurs, ses études l'ennuyaient au plus haut point.

Jamais le jeune garçon n'accepta la mort de son vieux père n'ayant connu, de sa mère morte de ses couches, qu'un seul portrait qu'il chérissait en secret. C'était si peu pour le rassurer lorsque petit,

craignant tant de l'austérité des lieux de ce vieux collège où son frère l'avait enfermé, il tentait de se réfugier dans son souvenir. Leur père mort, et ce demi-frère nanti d'une épouse si peu conventionnelle, François s'était fermé à toute forme de tendresse envers eux. Dès sa sortie de cette prison éducative, pour bien leur démontrer son désintéressement, il s'était donc mis à parcourir la campagne à tort et à travers. Arrogant, écrasant de sa jeune personnalité domestiques et famille, sans souci des blessures semées çà et là ! François pourrait donc bien se retourner contre elle lorsqu'il apprendrait son passé roturier. Il était si imprévisible. C'était la plus grande frayeur de Chloé.

Le duc, dans leurs intimes conversations, la rassurait toujours sur son devenir, lui assurant qu'elle ne manquerait de rien, qu'il y veillerait. Cette Révolution avait bel et bien tout bouleversé ! Personne, dans leur entourage, n'avait prévu cette rébellion du peuple si tragique ! Ne fallait-il pas désormais se rendre à l'évidence ? Leurs privilèges étaient bel et bien morts.

Des rumeurs circulaient dans tout le pays, annonçant malheur, tueries, séquestrations et pire encore. Depuis quelques jours, ne parlait-on pas de têtes coupées à quelques nobles ? Depuis le début de mars, selon l'ancien calendrier, Paris s'était doté d'un tribunal avec à sa tête un certain Fouquier-Tinville. Cet ancien petit bourgeois, de la plus basse espèce, se permettait de juger ses semblables avec une férocité inégalée ! Il ne tarderait pas, elle le craignait, à pourchasser les nobles jusque dans leur campagne de Valbreuse si peu éloignée de la capitale.

Les gens arrêtés, sous n'importe quel prétexte, se retrouvaient enfermés dans des hôtels particuliers qui étaient autrefois leurs lieux de plaisir ! Ces endroits avaient été transformés en prison par ces enragés de sans-culottes, où la décence n'était plus de mise. Devenus des lieux où les plus viles tractations se déroulaient entre emprisonnés et gardiens, pour tenter d'en sortir, d'échapper à la guillotine,

nom qui avait été donné à cette machine infernale ! Chacun s'épiait, se dénonçait par peur de subir un sort prévu d'avance.

Désormais, ne disait-on point que chacun des nobles de ce pays aurait la tête tranchée, comme l'avait été celle du roi l'année suivant la sortie du collège de François. La reine et les membres de la famille royale attendaient encore leur sort, mais pour combien de temps encore, en se morfondant au Temple, après avoir subi de nombreuses rebuffades aux Tuileries pendant leurs quelques mois de captivité.

Valbreuse n'était donc plus le havre tranquille des années de bonheur et la mort du duc n'y pouvait rien changer. Le domaine et ses habitants n'échapperaient plus à leur destin ! Chloé frissonna, pensant à haute voix, sans s'en rendre vraiment compte !

— Pourquoi m'avoir quittée mon cher Antoine... pourquoi me laisser dans cette incertitude du lendemain, sans votre bienveillante protection ? Que ne puis-je mourir avec vous ?

— Allons Chloé, chère sœur, venez vous reposer un peu, vous ne tenez plus debout. Monsieur le vicaire vient d'arriver, il veillera mon frère à son tour !

Un bras tendre et fort la soutenait. Rêvait-elle ? Était-ce Antoine ? Chloé n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles ! Un François soudainement affectueux, souriant, méconnaissable, lui faisait face ! Elle s'effondra à bout de forces. Tout à coup, il devenait la force et elle n'était plus que faiblesse. Elle laissa couler ses larmes, libérée. Pouvait-elle enfin compter sur son appui fraternel ?

— François, je ne puis y croire. Pourquoi nous a-t-il quittés si vite ? Au moment même où tout chavire, où les valeurs s'écroulent les unes après les autres, où nous ne sommes plus rien que ce pâle reflet de ce que nous avons été, pourquoi la vie m'est-elle si cruelle ?

— C'est ainsi ma chère sœur ! Antoine a fini de souffrir. J'ai enfin compris son message. Il est temps que je prenne notre vie en mains. La leçon est rude mais je ne vous quitte plus ! Je vais désormais me consacrer à ce domaine et préserver nos biens si c'est encore fais-

ble. De graves événements se préparent il est vrai ! Il nous faut non seulement garantir nos fortunes, dans le risque de passer tout entières à la République, mais aussi protéger nos vies qui ne sont plus en réelle sécurité. Robespierre veut tout. C'est terrifiant ! J'ai vu dans Paris des jeunes gens de notre société se faire emprisonner brutalement, parce que la différence engendre la haine et qu'étant de nobles lignages, ces enragés voulaient se venger de leurs parents et des maux subis tout au long des siècles précédents ! Comme si nous y étions pour quelque chose ? Il ne vous arrivera rien de fâcheux, chère Chloé, tant que je serai près de vous, foi de Valbreuse, je vous protégerai.

Chloé en resta ébahie ! Était-ce bien ce même François lui tenant ce discours enflammé ? Par quel miracle venait-il de changer aussi subitement ? Elle voyait désormais, devant elle, un homme sûr de lui. Son regard lui renvoyait l'image d'une décision inébranlable, celle d'être enfin un adulte. Elle consentit enfin à aller se reposer, laissant le soin au grand vicaire de continuer les prières des défunts.

Monsieur le vicaire se présenta en costume civil, comme le voulait désormais la prudence mais surtout cette nouvelle loi interdisant à tout homme d'Église de poursuivre son sacerdoce. Délaissant ses ouailles du village de Valbreuse, abandonnant du même coup son ami Messire Darboussié, le curé en titre enfui, il ne savait où dès le début des représailles, il restait bien le seul prêtre dans tout le voisinage. Réfugié, depuis plusieurs mois, dans un petit pavillon niché au fond du parc, invisible de l'extérieur, il vivait dans la clandestinité, protégé par les bienfaits de Chloé. Monsieur le vicaire ne sortait qu'en de rares occasions, priant le reste du temps pour qu'enfin cessent ces persécutions, demandant chaque jour à un Seigneur de plus en plus sourd, que revienne le temps des libertés.

Enfin, François de Valbreuse tint parole ! Il ne quittait plus les basques de Chloé. Cependant, le danger devenait tel désormais, qu'il

eût été véritable folie que de se risquer à quitter le domaine pour retourner dans ce Paris en fièvre. Le jeune garçon tenta, en toute bonne foi, de reprendre les rênes d'un domaine désormais morcelé. Le peu restant de la première confiscation de leurs biens lui sembla bien maigre. Ce marasme avait dû contribuer, il en aurait juré, au trépas précoce d'Antoine. Cette maladie de cœur le tenaillant depuis plusieurs mois, n'ayant pas résisté à tous ces bruits de terreur. Leurs biens se résumaient en quelques terres, ici et là, ayant échappé par miracle à la confiscation. Il ne subsistait que de quoi ne pas mourir de faim. Leurs terres étant en métairies, les métayers, miraculeusement, restaient encore fidèles, mais pour combien de temps ? Échapperaient-ils aux rustres de la République qui les puniraient certainement de cette fidélité ? Il restait encore tant à faire pour conserver ce pauvre domaine. François, aidé d'un Thomas n'en croyant pas ses yeux de constater la reconversion du petit maître devenu si raisonnable, commença par traiter les affaires les plus urgentes.

Éloigné de dix lieues de Paris, Valbreuse, situé aux portes du Vexin français, jouissait encore d'une rare tranquillité. Les métairies attenantes pouvaient encore suffire à nourrir la contrée, pour peu de temps cependant. Beaucoup des métayers se trouvaient dépouillés de tout par des miliciens en mal de chapardage pour se nourrir eux-mêmes, et n'avaient guère de recours que celui de se terrer chez eux, cachant du mieux possible ce qu'il leur restait !

Les journaliers, enrôlés de force pour la guerre contre l'Autriche, ne pouvaient plus guère apporter d'aide. Pour certains, livrés à eux-mêmes, ces pauvres hères voyaient désormais, dans la liberté de la République, une permission supplémentaire de s'octroyer quelques terres entretenues jadis pour leurs maîtres, les revendiquant, tout simplement, comme étant devenus leurs propres biens.

Valbreuse allait-il subir le même sort que certains de ses voisins déjà passés entre ces mains assassines ? François de Valbreuse, cependant, n'était pas au bout de ses surprises !